

minerais dans des mortiers de pierre avec des pilons de fer, tandis que les hommes attelés aux meules réduisaient les débris en poussière. Ils étaient là des centaines, travaillant hiver comme été, sous le soleil, ou la nuit à la clarté des torches. Oh ! ces nuits d'hiver, sous le ciel chargé d'étoiles, tandis que la bise caucasienne déchirait les corps et que ces ombres agrandies faisaient sur le sol, sur le flanc des montagnes, des gestes cyclopéens. Je les ai vus, je les vois, je sens encore l'atroce colère qui me dévorait. Pauvres enfants, dont les corps s'amincissaient journellement sous l'effort, dont la pudeur mourait la première au contact de ces nudités. Car plus malheureux que les bêtes nous n'avions rien pour nous couvrir, et jamais d'eau pour nous laver.

Il se croisa les bras. Sa voix était devenue grave.

— J'ai vu là tant de misères, pires encore que la mienne, j'ai entendu là le récit désespéré de tant de crimes commis par les spéculateurs, j'ai vu mourir lentement tant de victimes innocentes, coupables seulement d'être les faibles en face des forts, que sur ce monde inique, infâme, j'ai jeté la malédiction ! Que de fois je les ai entendus, ces hommes de toutes races, vieilliss avant l'âge, ces femmes qui ne savaient plus pleurer, ces enfants qui commençaient de vivre, appeler la mort de leurs désirs et de leurs plaintes !

Il ferma les yeux.

— Je me souviens d'une fuite en masse : ils voulaient gagner la côte, en descendant l'Isis sur des radeaux, Ah ! l'instinct de vivre et la soif de punir les rendaient forts, pour une heure. Ils se ruèrent sur les gardiens, les assommèrent à coups de pics et de pilons, et se brisant mutuellement leurs fers, s'emparèrent des provisions.

Hélas ! ce fut un triomphe de courte durée. Prévenu aussitôt, le poste de garde accourut. Contre ces cavaliers cuirassés, armés d'arcs et de lances, que pouvaient les pauvres gens ? Ils furent égorgés jusqu'au dernier. On nous obligea, sous le fouet, à les traîner jusqu'aux ravins, à les pousser dans l'abîme. Il y en avait qui respiraient encore.

Dans la chambre les deux Galates pleuraient silencieusement. Vera leva la main comme pour demander à parler. Il ne vit pas le geste et poursuivit :

— Cette année-là m'a paru longue, plus que dix ans de liberté. Et pourtant je m'étais attaché à mes compagnons d'infortune. Je les avais aimés, je les avais consolés, je les avais pacifiés, je leur avais procuré le Bien.

Il disait ces mots d'une voix mystérieuse, où vibraient l'élan d'un esprit supérieur. Son visage disgracieux s'embellissait d'une flamme intense, et son regard très clair semblait chercher dans un autre monde les âmes qu'il avait aimées.

— Quand il me fallut les quitter, si terrible que fût là ma vie, j'hésitais. Oui, croyez-moi, je suis sincère : j'eus un moment d'hésitation. Le gardien qui m'annonçait ma délivrance ne pouvait en croire ses yeux. Mon âme à toutes ces âmes était rivée par une chaîne plus étroite que celle qui mesurait mes pas. A cette foule pitoyable où rien ne révélait l'humaine dignité je me mêlai une dernière fois. Ils pleuraient,

ces misérables, le deuil prochain de mon absence. Ah ! dans ce dernier adieu j'ai fait serment de ne pas les oublier : leur image vient à moi souvent, quand je travaille, quand je repose. Je leur envoie alors le meilleur de mon âme, et je supplie pour eux la Divinité.

Vera était devenue très pâle. L'émotion avait courbé son front et noyé ses yeux de larmes, larmes d'humiliation, larmes de pitié, qu'elle n'avait pas encore connues. Cæsius vit qu'elle pleurait.

— Moi aussi, dit-il, j'ai pleuré. Et mes pleurs d'homme n'ont pas tari quand j'ai revu ma mère et ma sœur, seules, sans que j'eusse pu fermer les yeux de nos morts. Ah ! que ceux-là sont coupables qui pouvaient empêcher de pareils crimes, et comme ces cadavres doivent peser lourdement sur leur conscience et sur leur foyer !

Il cessa de parler. Vera fit un effort surhumain pour dominer son trouble. Elle voulait quitter ce seuil maîtresse de son secret. Elle se leva et d'un geste fiévreux tira de son sein la somme que lui avait remise le chevalier :

— Vous avez beaucoup souffert, dit-elle, à mots pressés, il me serait bon de vous faire plaisir, de vous épargner toute difficulté. Acceptez cet or que je vous offre de grand cœur. C'est une première. . .

Elle s'arrêta tout d'un coup. Le mot de "réparation" qui lui venait aux lèvres était celui-là que son amour filial et son orgueil lui défendaient de prononcer.

Paula Galla et sa fille s'étaient levées, stupéfaites, tandis que le jeune homme la fixait de ses prunelles douces comme s'il pénétrait son âme et sa souffrance.

Ses yeux de nouveau s'emplirent de larmes, mais elle ne chancela pas. Elle sentit qu'on lui prenait les mains. A travers ses pleurs elle vit près de son visage le visage rayonnant de Paula.

— Merci, oh ! merci, disait la Galate, comme vous êtes bonne, bonne !

Alors elle sentit qu'elle perdait pied. C'en était trop. Ce merci la brûlait comme un fer rouge. Il se fit en elle une révolution. Toute raide contre la porte, elle écarta brusquement cette femme que son père avait désolée, et d'une voix étranglée elle leur jeta à tous trois l'aveu que sa conscience impérieusement commandait :

— Non, laissez-moi, je n'ai pas droit à vos mercis. Je suis sa fille, sa fille, entendez-vous. . .

Et comme ils la regardaient sans comprendre,

— . . . la fille de Verus Cecilius.

Un cri de surprise lui répondit. Elle ferma les paupières, croyant qu'ils allaient se jeter sur elle pour la maudire. . .

Un long silence se fit. . .

Puis une voix d'homme s'éleva qui disait cette phrase étrange : " Seigneur, pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés."

Elle rouvrit les yeux : devant elle ils se tenaient tous les trois, debout, et Paula Galla tendait les bras.

Alors, sans réfléchir, d'un instinctif élan d'oiseau blessé, elle tomba en sanglotant, dans ces bras ouverts qui pardonnaient.

(A suivre)